

Atelier d'écriture de Guy Poitry, Université de Genève, 2011-2012

MÉLUSINE PERRIER

Texte inspiré des fameuses listes de Sei Shônagon, *Notes de chevet*.

I. Les bains

Le bain du soir dans lequel on se glisse avec délice.

Le bain dans les belles baignoires en bois de pin, l'eau est alors délicatement parfumée, quel bonheur !

Le bain qui vous est offert quand vous restez pour la nuit chez des connaissances. On ne sait jamais si l'on peut entrer dans cette eau, encore transparente bien qu'elle ait déjà accueilli d'autres membres de la famille. Si personne ne vous succède, c'est-à-dire si tous les membres de la famille ont déjà profité de l'eau chaude, il n'y a pas de problème, sauf pour les personnes tatillonnes sur l'hygiène.

La baignoire des vieux hôtels est un simple baquet de métal, juste assez profond pour que, en se recroquevillant, les épaules soient immergées. Le bord froid en fer blanc contraste avec l'eau chaude.

Le bain des soirs d'hiver, c'est banal ! Je préfère le bain en été. Alors que l'atmosphère extérieure est étouffante, quelle joie d'entrer dans cette eau bouillante qui réunifie le corps, des orteils à la racine des cheveux, dans sa chaleur égale.

L'eau de source est parfois trop chaude et je n'arrive pas y pénétrer. C'est gênant.

J'aime beaucoup l'atmosphère des bains publics. Village ou métropole, au détour d'une petite rue un peu sale, on trouve toujours la vieille enseigne au néon sur laquelle est écrit : « ♪Φ », eau chaude. Il y a un côté sinistre, mais c'est ce qui fait le bon bain public. Quand on entre, derrière le comptoir, un vieillard somnolent encaisse les trois cents yens que coûte l'entrée. Une fois le dû payé, les femmes vont à droite, les hommes à gauche. La pièce dans laquelle on pénètre est miteuse. Au sol, l'eau des tapis antidérapants en plastique s'infiltré dans les chaussettes des distraits qui ne les ont pas enlevées en même temps que leurs chaussures. Des femmes nues discutent. Les unes finissent de se sécher les cheveux, tandis que d'autres s'appliquent divers masques bon marché. On se déshabille. Une fois nu, il faut quitter les tapis antidérapants et se diriger vers la porte coulissante en verre opaque, non sans s'être muni d'un petit baquet et d'un des sièges en plastique alignés contre le mur. On entre alors dans la salle des bains. Trois bassins fumants à gauche, cinq places de douches alignées à droite. Dans le premier bain, une grosse dame immergée, les cheveux bouclés par l'humidité, la peau du visage luisante et gonflée, évoque une vieille baleine échouée. Au fond, une mère surveille ses bambins qui barbotent dans les bulles. Deux grand-mères faisant face à des douches qui ont certainement leur âge, discutent en frottant leur corps sec. Seul leur ventre présente une peau distendue par les grossesses. On s'approche d'une douche libre, et on s'assoit sur le tabouret, si petit que les genoux arrivent à la hauteur de la poitrine. Après avoir saisi le pommeau, il convient de régler la température de l'eau. Impossible de prendre une douche froide, le régulateur de température indique des couleurs allant du jaune au rouge vif, pas de bleu en vue. Une fois correctement aspergé, on commence à se frotter, cette position ramassée donne une très bonne vision de tout le corps jusqu'aux orteils. Le petit siège permet ainsi de laver chaque parcelle du corps. Après s'être également lavé et rincé les cheveux, on laisse ses affaires à la place de douche et on entre dans le bassin le plus profond où les grand-mères flottent en

rêvant. Les pieds descendent les petites marches ; l'eau monte jusqu'aux genoux. On va ensuite dans un bord et on laisse ses hanches s'enfoncer, les cuisses prennent, juste avant de s'immerger dans la douce chaleur, l'aspect d'une peau de poulet plumé. Le bas ventre se détend, les seins surnagent un instant à la surface puis coulent, alors que les cheveux humides voguent sur l'eau troublée par les allées et venues des baigneurs. La lèvre inférieure plonge enfin tandis que la lèvre supérieure, comme un flotteur, reste posée sur le niveau. La mère et ses enfants, dont les visages ont pris une couleur écarlate, sortent en faisant attention de ne pas glisser. Les yeux se closent et on tombe dans une torpeur toute particulière. Les voix des vieilles dames résonnent dans la vapeur, le clapotis incessant berce l'âme de la baigneuse. C'est si relaxant ! La sueur se forme sur le front et commence à dégouliner en traçant son chemin sur le visage détendu. Même la partie immergée transpire. On comprend la sensation de l'iceberg voguant dans des eaux à peine dégelées. Puis vient le temps de sortir, on repasse sous la douche, on nettoie sa place, on quitte la pièce en faisant attention de ne pas glisser. Une fois sorti, on se sèche le corps et les cheveux. Une grosse dame est en train de lire un journal. La peau du ventre fripée, le teint écarlate, elle fait penser à une vieille prune ramollie sur un banc. C'est peut-être pathétique, mais si lié à notre condition d'êtres vieillissants ! On se rhabille, et on quitte l'établissement de bains en remerciant la personne à l'entrée. Dès que la porte est ouverte, la bise se glisse sous les cheveux humides et en poussant un soupir résigné, on rentre à la maison.

Les bains en plein air aux abords des volcans sont mixtes. C'est vulgaire !

*

II. Aperçus d'été

Un vieux parapluie rouge qui sèche pendant une accalmie.

De la glace pilée sous son insipide sirop poisseux.

Dans sa petite boutique de ventilateurs, un vendeur agite son éventail et se plaint de sa climatisation en panne.

Un *teru-teru-bouzu*, bonze scintillant, est suspendu à l'entrée d'une maison. Une petite fille espère qu'il fera beau pour son voyage scolaire.

Le soir, à la campagne, les bottes tachées de boue sont alignées devant les maisons. On a désherbé les rizières.

Un enfant campé devant le distributeur de boissons glacées compte sa monnaie.

La nuit tombe peu à peu et les trains pour *Shibamata* sont bondés. Des familles et des jeunes couples se pressent dans les wagons. Quelques hommes d'affaire se mêlent au joyeux tumulte. Le train quitte les galeries souterraines de Tokyo et sort au grand air. Les derniers rayons du soleil dansent sur la rivière. Le train arrive au terminus, tout le monde descend. Pas besoin de chercher, on va tous au même endroit. La foule traverse les rues illuminées où des vendeurs de nourriture et de boissons vantent leurs mérites. Les enfants courent partout et les mères, inquiètes, tentent de les rattraper en s'excusant de-ci, de-là, des ennuis qu'ils ont sûrement causés. Des couples peu pressés, main dans la main pour ne pas se perdre, avancent en traînant les pieds. Des touristes surexcités tentent de dépasser la foule pour avoir la meilleure place. On arrive aux abords de la rivière. Déjà, des centaines de familles pique-niquent sur des toiles cirées, la foule s'étale sur les bords, cherchant à se rapprocher de l'eau. Tout le monde a la tête en l'air et attend... Un sifflement, c'est l'explosion, la nuit s'éclaire, des fleurs de feu filent et se fanent, puis les ténèbres reviennent un instant, avant que le ciel ne s'illumine à nouveau. Des mains se cherchent et se trouvent. Les couples oublient de regarder le spectacle et s'embrassent. C'est inconvenant ! Les fusées craquent, des enfants crient, un chien gronde. Puis, une dernière

nuée d'étincelles traverse la nuit, les traînées lumineuses glissent sur la toile céleste et tombent dans l'eau. Les gens applaudissent, la joie passe sur les visages. Et on rentre à la maison.

Dans un parc, une dame, assise sur un banc, évente son chien.

Les fenêtres un peu entrouvertes pour tenter de créer un courant d'air.

Le chant des cigales dans les forêts. Un enfant en trouve une et la capture : son corps est si gros qu'il ne peut fermer les mains. Quand il arrive à la maison, sa mère lui donne une boîte en plastique qu'ils fleurissent avant d'y placer l'énorme insecte. Celui-ci recommence alors à chanter. Chaque jour, l'enfant amène sa pitance et parfois des compagnons au monstre qui chante, la maison résonne de *cri-cri* incessants. Puis vient septembre et l'école recommence, l'enfant est occupé, sa mère a d'autres soucis et la boîte à musique cesse peu à peu d'en faire. À l'automne, la cigale qui avait pourtant survécu à l'été, perd à son tour la voix et meurt.

Des jeunes filles en *yukata*, kimono de coton, minaudent sous leur ombrelle. Elles font claquer leurs socques de bois sur le goudron. Le regard des hommes se pose sur leur nuque dégagée. Elles agitent leur éventail, révélant leur poignet nu. C'est l'été !

*

III. Les gestes

Une employée d'auberge, à genoux sur les *tatamis*, ouvre un *fusuma*, une porte coulissante. Sa position basse laisse voir sa nuque. C'est très traditionnel !

L'inclination infime de la tête d'un enfant quand il rentre à la maison. Une nouvelle voisine discute avec sa mère.

La belle courbette du contrôleur des chemins de fer quand il entre dans le wagon, c'est très distingué !

Un homme en costume, son téléphone portable collé à l'oreille, s'e déporte en parlant à toute allure. Il s'excuse.

Le dos, comme un ressort, descend et remonte dans un mouvement répété. On se sépare d'une connaissance, croisée sur le chemin.

Un professeur entre dans une classe. Le délégué ordonne : « debout ! ». Dans un fracas de chaises, la quarantaine d'élèves sort de sa torpeur et se redresse péniblement. Le professeur arrive à son pupitre. Le délégué : « saluez ! », les têtes noires se baissent mollement, entraînant le buste vers les tables soigneusement alignées. Le professeur regarde la masse de cheveux, « redressez ! ». Les épaules se relèvent mais le regard reste bas. Le professeur adresse un commentaire général à l'assistance, puis l'autorise à se rasseoir. Le cours peut à présent commencer.

Une femme agite la tête comme une poule. Ses mouvements, brusques et imprévisibles, sont ponctués de petits « *are ?* », mais?! Aurait-elle oublié quelque chose ?

Les mains devant la poitrine remuant comme des essuie-glaces, une jeune fille gênée refuse une offre trop généreuse. C'est attendrissant!

Une grand-mère se tapote les narines en reniflant discrètement. C'est déjà trop voyant !

La main digne d'un homme lorsqu'il touche un chat est la même que celle, compatissante, d'un enfant tapotant le dos de sa mère qui tousse. N'est-ce pas étrange ?

Bien que le Nouvel An soit l'occasion qui amène le plus de personnes, il convient de se rendre deux à trois fois par année dans un sanctuaire, pour un festival ou simplement quand on visite un lieu nouveau. L'entrée de ces lieux saints est marquée par le portique rouge en bois. On doit s'incliner en passant dessous pour être pieux envers les vieux dieux des lieux. L'allée est en gravier qui crisse sous les pas. À gauche, le bassin d'une fontaine

munie de grosses louches en bois attire le regard. On s'approche et, se saisissant d'une des cuillères remplies d'eau, on se rince la main droite, puis la gauche ; après, il faut verser un peu d'eau dans la main qu'on porte à sa bouche. Le liquide n'est pas avalé mais on le laisse couler de la bouche ainsi purifiée. Attention, si l'on crache, c'est vulgaire ! Finalement, il convient de rincer le manche de la louche avant de la reposer au lieu initial. Le corps et l'esprit sont lavés de leur souillure. On revient dans l'allée principale, rafraîchi par l'eau pure. Ici et là courent tantôt un prêtre en habit de cérémonie violet, tantôt une *Miko-sama* avec son pantalon rouge, ces jeunes filles sont dévouées aux divinités. Des arbres entourent la place centrale du complexe où se trouve la majorité des bâtiments. De petits sentiers de terre battue mènent entre les troncs aux bâtisses annexes. D'autres portiques similaires à celui de l'entrée marquent l'emplacement des autels dédiés aux *kami*, les dieux locaux. Au centre, se tient un grand sanctuaire. Une lourde corde à laquelle est accroché un énorme grelot, à la limite entre les lieux saints et les lieux profanes. Au-dessous, une boîte grillagée sert à récolter les offrandes aux dieux. Il faut y jeter une pièce de cinq yens. Dix yens, c'est s'attirer le malheur pour les années à venir. Après avoir fait ce don symbolique, on frappe des mains deux fois, on s'incline et on formule un vœu. Après avoir encore tapé des mains, on cogne le cuivre du grelot en agrippant la lourde corde. Il s'agit de réveiller la Divinité afin qu'elle exauce le souhait. Le grelot fait un bruit de casserole, serait-ce le son divin ?

Un homme se passe la main sur la nuque, il est embarrassé.